

PHILIPPE SURVILLE

SIMÉON OU L'ARCHE DE LA MÉMOIRE



Philippe Surville

Siméon
ou l'arche de la mémoire

© Philippe Surville, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7646-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Criez bien fort ; vos tombes sonnent sous mes pas.

Multipliez-moi dans le prisme de l'ivresse,

Je veux vivre de toutes vos âmes,

De tous vos nerfs, de toutes vos détresses.

O.V. D E L. MILOSZ. *La Danse de la vie.*

LA NEIGE

Les jours de brouillard à l'automne, quand le ciel et l'eau se confondent sur les berges du fleuve, lorsque les ruelles de la vieille ville perdent peu à peu consistance et que les murs suintants semblent se dissoudre dans les limbes mouillés du soir, je crois apercevoir soudain sa haute silhouette glisser non loin de moi en silence comme une ombre. Ou bien, la nuit venue, sur les remparts du château, lorsque la pleine lune couleur d'ambre rayonne sa douce lueur onirique, il me semble reconnaître les contours familiers de ce corps presque colossal déambulant d'un pas tranquille, enveloppé comme toujours de son épais manteau gris. Ses larges épaules un peu voûtées semblent soutenir le poids de pensées considérables et sa tête penchée en avant s'esquisse à la lueur des étoiles, couronnée d'une abondante chevelure argentée qui crépite au vent, auréole broussailleuse de flammèches illuminant le chemin de ronde. Impassible, il marche lentement, son visage pensif rivé au sol comme absorbé en d'obscuras cogitations. Je le vois errer comme à son habitude dans une bulle presque palpable de paix, de solitude solennelle, grave et concentré. Il semble lire dans les pierres du chemin, dans les moellons des remparts comme dans un pur cristal, le mémorial secret de la cité. De ses vieux murs, de ses façades exténuées, du moindre de ses vénérables pavés qui demeurent, je sais qu'il exhume et ranime, presque malgré lui, d'incroyables visions d'outre-temps. Là, se détachant au sommet des murailles, il me paraît si proche, si réel. Grimant à sa poursuite par les périlleuses volées d'escaliers, je presse le pas et me risque à crier son nom au beau milieu de la nuit désolée, mais l'homme qui sur la courtine se retourne vivement et me regarde interloqué n'est pas Siméon, il n'est pas celui que je cherche tant, celui qui hante mes nuits et ma mémoire depuis des années, ce spectre lancinant, cette chimère insaisissable qui me consume chaque jour un peu plus. On ne croise pas impunément la route d'un être aussi incroyable que Siméon, ne serait-ce qu'une seule fois, sans être ébranlé à jamais dans ses certitudes.

Avant que ma raison ne vacille tout à fait, que je me perde pour toujours dans le labyrinthe de la démence, j'ai décidé de relater point par point dans ce manuscrit l'aventure de cette rencontre extraordinaire. Il est presque certain que

le lecteur des pages qui vont suivre, s'il s'en trouve un assez hardi, et si complaisant et patient qu'il fût, ne soit amené à conclure qu'un délire fabulateur ait définitivement emporté l'esprit du rédacteur (du scripteur dirais-je plutôt, il ne s'agit pour moi que d'un témoignage), c'est-à-dire du Docteur Léo Vallade, car telle est mon identité en ce bas monde. L'ironie du sort a en effet voulu qu'un médecin, un homme de science et de raison soit le protagoniste principal de cette incroyable aventure. Peu m'importe après-tout. Après mûre délibération, sans réel espoir de convaincre quiconque, j'ai décidé de relater les faits avec le maximum d'exactitude et de sincérité dont soit encore capable un homme qui lutte d'heure en heure pour conserver sa précieuse lucidité. Cette histoire me pèse tant et depuis trop longtemps pour que je ne tente pas de m'en libérer un peu en la couchant sur le papier. Je sais d'ores et déjà que cet espoir est vain, aussi vain que mon attente. Au moins aurai-je lancé au-devant des ténèbres qui viennent à moi lentement ce dernier brandon pour les dissiper. Mais venons-en aux faits.

Je fus longtemps de ceux qui ne croyaient guère aux présages. Par tempérament, par profession sans doute. Pratiquant en effet la médecine depuis plus de vingt années, je m'étais surtout appliqué à traquer les symptômes dans la chair de mes patients, à déceler dans leurs corps les prodromes sournois ou patents qui préludent à leurs maladies. C'étaient là les seuls signes tangibles auxquels, par un caractère très concret, très cartésien de nature, je m'étais résolu à accorder de l'intérêt. Ces dispositions d'esprit m'avaient toujours tenu écarté des singularités, des curiosités parfois étranges de l'univers intérieur et de la subjectivité, tels que les songes ou les pressentiments. En bon rationaliste, je n'accordais alors qu'une valeur très relative aux manifestations de l'inconscient. Rien d'ailleurs, dans ma vie d'homme et de praticien n'était venu démentir ces convictions bien arrêtées. Le monde et l'ensemble de ce qu'il contenait était soumis à des lois scientifiques dont la connaissance, même imparfaite et toujours en devenir, me suffisait amplement. Rien n'existait au-delà, et pour tout dire, le monde des prémonitions, des signes avant-coureurs, des songes et des coïncidences étranges était toujours demeuré étranger à mon univers mental. Sans les avoir jamais éprouvées, je les jugeais comme de simples enfantillages, d'ineptes superstitions.

Pourtant, en ce lointain matin de décembre 198..., en ouvrant mes persiennes sur un paysage complètement englouti par la neige où je ne reconnaissais plus

mes repères familiers, j'avais éprouvé ce malaise indéfinissable mais insistant qui fait pressentir avec force l'arrivée imminente d'un évènement hors normes, de ceux qui marquent un destin et font soudain basculer toute une vie vers l'inconnu, vers l'irréversible. Le signe annonciateur c'était la neige, le miracle de cette neige partout épandue qui me l'avait transmis dans un foudroiement fatal. Il faut préciser ici pour le lecteur que je m'étais établi depuis de nombreuses années dans une grande ville de Normandie, non loin de la mer, et, bien que la neige ne constituât pas un phénomène inconnu en ces contrées tempérées, il était cependant assez rare, et bien plus rare encore avec une telle ampleur. Aussi, le véritable blizzard qui avait en une seule nuit seulement enkysté toute la région dans une gangue de neige, de glace et de silence, paralysant toute vie, n'avait pu manquer d'apparaître aux yeux de ses habitants médusés comme un évènement presque surnaturel. Sa violence et sa soudaineté imprévisibles suggéraient en effet aux plus imaginatifs ou aux plus impressionnables, quelque sortilège fulgurant, lancé par une fée maligne et vengeresse. Et de fait, malgré les laborieuses tentatives d'explication des scientifiques, la tempête avait conservé un caractère mystérieux, extraordinaire au sens fort de ce mot. Ni les climatologues, ni les météorologues les plus réputés n'avaient su rendre compte de ce phénomène jamais observé auparavant. Ils ne comprenaient pas comment la tourmente s'était ainsi subitement matérialisée, comme issue de nulle part au-dessus de la région. Mais, bien plus étrange et plus fort encore que le simple sentiment de surprise que j'avais éprouvé comme tous les citadins à la vue de ce panorama enfoui sous les cataractes lentes de la neige, j'avais ressenti cette exorbitante, cette incroyable certitude, que tout ce chaos climatique, ce désordre des cieux et de la terre, n'avait été véritablement orchestré, mis en scène comme un décor propice à je ne sais quel lever de rideau, *que pour moi*. C'était inconcevable, absurde, et pourtant je ne pouvais me départir de cette certitude quasi-animale. Je devinais que ce décor fantastique de blancheur, devait préluder en ce jour à l'irruption dans ma vie de faits ou d'êtres exceptionnels. Je ne fus pas détrompé. Tout en persistant, cet étrange état intérieur s'était toutefois peu à peu estompé, était passé à l'arrière-plan de mes préoccupations immédiates. J'étais revenu à mes esprits, incrédule cependant devant le spectacle bien réel qui s'offrait à ma vue. Devant la blancheur suffocante, j'avais reculé d'un pas, giflé par l'air piquant qui s'engouffrait dans la chambre. Dans la demi-clarté de l'aube naissante, des trombes de neige comme je n'en avais jamais vues jusqu'alors s'abattaient sur la ville qu'elles dérobaient entièrement à ma vue. Elles avaient dû tomber pendant

plusieurs heures déjà durant la nuit, car la rue reposait maintenant invisible sous un épais capiton de nacre dont les molles ondulations battaient les murs des immeubles avoisinants comme un ressac alenti. En me penchant, pour me dégriser tout à fait des miasmes du songe, j'insufflais l'air humide et froid, presque acide. Quelques lourds flocons tourbillonnèrent dans la chambre, et s'écrasèrent sur la moquette où ils fondirent instantanément. Le silence épais, inhabituel à cette heure, instaurait dans l'air saturé de flocons drus, une curieuse atmosphère de vie suspendue, de sortilège, de léthargie universelle. Au salon, la radio et la télévision étaient fortement perturbées, mais entre les grésillements et les zébrures des parasites, je captais sur mon écran quelques images et commentaires du naufrage exubérant de la ville et de sa région, coupée du reste du pays. Routes et voies ferrées étaient impraticables, les aéroports étaient fermés, hommes et véhicules étaient englués dans la blancheur étouffante. De lourds drapés de neige ondulaient en tombant des nues basses et replètes couleur de plomb, s'amoncelaient à une vitesse vertigineuse sur les campagnes et la ville, bordaient d'un liseré de glace jusqu'aux grèves de mer gelées. Les vents glacés maçonnaient partout des congères, brassaient en trombes les flocons charnus qu'ils faisaient danser dans l'air opaque, torsadaient comme des nattes et précipitaient enfin au sol ou sur les murs comme autant de projectiles gras, asphyxiant les infortunés qui se risquaient dans la bourrasque. Pour tous, la tempête était devenue une angoissante énigme. À ce spectacle, je ressentais également d'une indéfinissable façon que le cours du temps lui-même s'était altéré, insensiblement modifié, comme s'il ralentissait. Ce n'était pas seulement l'impossibilité de tout mouvement dans ce paysage saturé de neige et de brumes épaisses qui me le suggéraient, c'était aussi la sensation presque physique que chaque seconde du temps qui passait, à peine matérialisée, était capturée, encoconnée dans un cristal de neige, puis précipitée au sol, endormie pour toujours sous un dais de glace. Le temps coagulé songeais-je, le temps précipité en ondes blanches, gisait sous nos pieds dans la neige inerte. J'en éprouvais une sorte de vertige, une subtile ivresse, une alacrité presque enfantine qui ne me quittèrent plus du reste de la journée. Malgré les coupures, mon téléphone, par chance était resté opérant. Mes malades anxieux de n'être pas accessibles en raison des congères, du verglas, des restrictions de circulation, appelaient sans cesse, insistaient pour que je vinsse les visiter. Une sorte de fièvre obsidionale gagnait les plus fragiles, les plus inquiets. Je résolus de les satisfaire autant que mes moyens le permettraient, et en tant que médecin, j'étais exempt de l'interdiction de circuler qu'avaient provisoirement édictée les autorités par

mesure de précaution. Seuls, les services d'urgence avaient licence de se déplacer, du moins de le tenter. Par chance, j'avais récemment acquis un véhicule à quatre roues motrices, et je vis là l'occasion inespérée de tester ses capacités. Peu importait au final que je finisse embourbé quelque part, j'étais célibataire, personne ne se serait inquiété de mon retard ou de mes mésaventures et je n'avais pas d'autres responsabilités que celles d'exercer mon métier. Et puis, il y avait aussi ce fort pressentiment, cette promesse d'inconnu qui continuait de m'aiguillonner. Après m'être préparé, je m'engouffrais résolument dans la rue gorgée de poudreuse immaculée, soyeuse et crissante, courbant aussitôt l'échine pour braver les vents humides et glaciaux. Je dégageais à la pelle de longues minutes durant l'accès de mon garage, puis muni de ma mallette et de mes remèdes, j'engageais avec prudence mon auto sur la chaussée dont le tracé ne se décelait plus qu'aux murs et obstacles qui la bordaient. Le niveau de la neige ne cessait d'augmenter. Par chance, elle était fraîche et mes roues parvinrent à s'y creuser un chemin. Dans l'air saturé de cristaux qui voltigeaient en tous sens, il ne subsistait de la clarté du jour qu'un éclairage tamisé, diffus, où les perspectives ne débouchaient plus, s'égarèrent comme aspirées dans un fluide épais et mouvant. La ville résistait en vain de ses feux électriques, s'ébrouait d'une agitation de fourmilière bousculée. Partout, avec exaspération, des silhouettes minuscules pelletaient la neige inépuisable, partout des véhicules patauds et fumants s'enlisaient, tentaient sans succès de s'extraire de la glu blanche. La ville paraissait vaincue, empêtrée dans des rets glacés. Avec peine, je roulais cependant de quartiers en quartiers jusqu'au soir – par quel miracle ? – sur des chaussées traîtresses ourlées de congères où seuls circulaient les chasse-neige municipaux, véritables Sisyphe mécaniques qui s'épuisaient à dégager pour de bon les grandes avenues. Je m'embourbais plusieurs fois, m'égarais dans les circonvolutions des rues et des carrefours, des méandres ouatés des venelles qui défilaient incertains au travers de mon pare-brise maculé de flocons écrasés. Malgré la tension de la conduite, tout au long de ce jour aux allures de crépuscule, l'humeur morose ou inquiète plus que de coutume de mes patients, je ne me départissais pas de cette curieuse excitation, de ce pressentiment qui m'avait pénétré dès le matin. Vers vingt heures environ, j'achevais enfin ma dernière visite. Lorsque je franchissais le perron de l'ultime et vieille demeure recroquevillée sur sa chaleur viciée, c'était pour recevoir sur mes tempes la fraîcheur balsamique de la neige qui tombait toujours, mais plus mollement me semblait-il. Dans les cônes bleuâtres ou orangés des réverbères, les flocons allègres, soudain plus légers, tourbillonnaient en sarabande, pareils à

d'innombrables et pâles noctuelles affolées par la lumière acide. J'y voyais comme un signe de victoire, la ville était enfin soumise par la bourrasque, elle semblait corps et bien tel un grand paquebot illuminé de ses feux dans un néant sans couleur où le ciel et la terre se confondaient. Avec la nuit, la pénombre ouatée du jour s'était épaissie, mais sous les lampes de l'éclairage public, elle réfractait à présent une douce clarté qui enveloppait toutes formes d'un flou onirique, surréel, habité de lueurs bleues, roses ou argentées. En drapés souples et pansus, en ondes molles et languides, l'avalanche avait ennoyé le paysage, travesti les façades, émoussé les angles vifs des toitures et des pignons, absorbé l'abrupte géométrie des volumes, et seules, comme des pointes rocheuses exondées, battues par le ressac crissant, révélées un instant dans une brève trouée des nues, émergeaient du moutonnement informe les hautes flèches de la cathédrale, les tours jumelles des abbayes, derniers repères identifiables. Il régnait un impressionnant silence, semblable à celui d'une éclipse totale sur la terre, quand les hommes, les animaux et même les éléments retiennent leur souffle. À cette heure, plus aucun mouvement n'animait les rues désertées, abandonnées comme après un cataclysme. Toute vie semblait avoir reflué devant le froid et l'obscurité, migré vers les entrailles habitables de la ville, dans la chaleur calfeutrée des foyers. Un curieux sentiment de liberté totale, inédite, m'avait gagné à ce spectacle. Avec mille précautions j'avais pris le chemin du retour, empruntant des rues étranges que je ne reconnaissais plus où les façades plaquées de contreforts de neige, paraissaient distordues et grimaçantes comme dans un décor de film expressionniste. Partout, le long de ma route, les lumières des foyers domestiques aux fenêtres des immeubles brillaient d'une faible lumière orangée, chevrotante et malade, peinant à forer les taies du givre, les herbes de neige et les brouillards glacés comme si se consumaient là les dernières forces vives, les ultimes énergies d'un monde épuisé, bien près de sombrer tout à fait dans une léthargie mortelle. Je naviguais, c'était bien là le mot qui convenait pour ce cheminement hasardeux, entre les congères qui se haussaient plus menaçantes d'heure en heure, le long d'une route serpentine qui disparaissait parfois totalement sous le manteau de neige, et je doutais à présent de pouvoir rentrer à mon domicile dans ces limbes remuants. Inlassablement, les essuie-glaces s'efforçaient de chasser du pare-brise les vagues obstinées des flocons, perçaient dans l'obscurité mouvante deux orbites étroites qu'une panne subite de l'éclairage public acheva, à ma grande consternation d'opacifier tout à fait. Aveuglé, je roulais presque au pas, cherchant à éviter tout obstacle éventuel. Les routes étaient bien sûr désertes à cette heure, et seule, mon insouciance les